

LA PETITE ESPAGNOLE ET LE VIEUX JUIF

Il était grand, il était gros, il était chauve, il portait toujours un costume – pantalon, gilet, veste –, il ne sortait jamais sans son chapeau sur la tête, un feutre gris. Le chapeau, il le mettait parfois à la Charles Trenet, en arrière. Sa femme le grondait :

« Mets ton chapeau comme il faut ! Comme ça, tu as l'air d'un idiot ! »

Il s'appelait François, il avait une cinquantaine d'années quand la petite Espagnole avait sept ans, en 1942.

La petite Espagnole était la fille de son chauffeur particulier, chauffeur de maître, tel était son titre, Joaquín, Joachim en français. Elle passait beaucoup de temps avec le vieux juif, la petite Espagnole, Ana.

Au retour de l'école, ils faisaient les devoirs ensemble. Malgré les calculs astronomiques auxquels Monsieur se livrait, les problèmes étaient souvent faux.

Ana s'étonnait :

« Monsieur, on a eu tout faux ! »

Quelquefois, ils étaient justes, il était alors content comme un enfant.

La petite Espagnole se souvient de Monsieur, comme si c'était hier !

LA PETITE ESPAGNOLE ET LE VIEUX JUIF

Il avait le teint bistre, bien qu'il ne s'exposât pas au soleil, des yeux fripés et gris, un très gros nez, des dents épouvantables – de vrais chicots –, des mains blanches, fines, des mains de femme. Il était vraiment typé, ce bonhomme. Typé juif ? Très ressemblant à Moïse Camondo, d'après la photo publiée dans le livre d'Assouline, *Le Dernier des Camondo*.

La petite Espagnole ne se disait pas tout ça, à l'époque, dans son extrême jeunesse. Cependant, une scène la marqua à jamais.

C'était en 42. Ana s'amusait dans la salle à manger, un matin, avant midi. Monsieur lisait le journal, assis dans un des fauteuils de cuir, profond et sombre. La mère d'Ana annonça la venue de deux gendarmes à Monsieur. Ils entrèrent.

Monsieur se leva de son fauteuil et reçut la maréchaussée. Les gendarmes paraissaient gênés. Le brigadier prit la parole et après une entrée en matière confuse, il exposa le motif de leur visite.

« Monsieur C., vous faites l'objet d'une enquête. On vous a dénoncé comme étant juif. »

Monsieur s'esclaffa, comme si c'était une bonne blague.

« Moi, juif ? Jamais de la vie ! Quelle stupidité ! Vous connaissez ma famille. C'est une vieille famille du Languedoc, propriétaires terriens. Nous avons des biens à Sainte-Valière, Canet-d'Aude, Bize. »

Les deux gendarmes regardaient le bout de leurs godillots. Ana regarda aussi, il n'y avait rien de spécial à

LA PETITE ESPAGNOLE ET LE VIEUX JUIF

voir... Les deux hommes en uniforme étaient mal à l'aise. Cependant, le brigadier reprit :

« Il y aurait aussi votre chauffeur, Joachim S., il a été dénoncé comme communiste. »

Et Monsieur de rire de plus belle et de s'exclamer encore une fois :

« Joachim, communiste ! Je réponds de lui comme de moi-même ! »

Il aurait peut-être mieux valu ne pas dire cela...

Ils sont restés là à parler, Monsieur toujours inconscient du danger ou faisant semblant de l'être. Comment cela s'est-il terminé ? Ana n'a jamais su exactement comment les choses se sont déroulées. Tout est entré dans une sorte de brume.

François n'est pas parti dans les camps d'extermination, la bande vichyste-collaborationniste – le maire du village en tête – s'est jetée sur une bonne partie de terre, la meilleure, de son domaine de Bize, dans ce qu'on appelait « La Plaine », terre alluvionnaire en bordure de la rivière. Elle fut réquisitionnée pour devenir des jardins communaux. Le produit de ces jardins fut distribué aux habitants du village, à ceux surtout qui savaient se plaindre...

Bien des années plus tard, Ana a compris que les soupçons sur la « juiverie » de François C. n'étaient pas infondés. Son père était un Français de vieille souche, une personnalité dans sa région, un bourgeois socialiste, comme il en existait fin XIX^e début XX^e siècle, mais la femme qu'il avait épousée à Bordeaux, la mère de François,

LA PETITE ESPAGNOLE ET LE VIEUX JUIF

petite chanteuse à l'opéra, devait être juive séfarade. Monsieur fut l'un des juifs qui passèrent à travers les mailles du filet. Bénéficia-t-il d'appui, de protection ? C'est possible. Cet homme avait beaucoup d'amis. Quant à son chauffeur, il subit toutes les vexations et fit face à aux difficultés qu'enduraient, à l'époque, les émigrés économiques et politiques, espagnols et italiens notamment.

1942-1944. Ils mangeaient mal : rutabagas, topinambours, pas d'huile, pas de beurre. Ils avaient tous maigri. Le vieux juif flottait dans ses costumes. Il fallut attendre l'avènement du cochon pour améliorer l'ordinaire et manger convenablement.

Monsieur avait fait creuser une tranchée, hors du parc, dans une sorte de terre-plein, en cas d'attaque aérienne, pour que toute la maison trouve refuge. Il n'y eut pas d'attaque dans ce petit coin de France, la tranchée se remplit peu à peu de terre et ne fut plus qu'un souvenir. Ana n'aimait pas cette tranchée, elle n'allait pas « l'essayer » comme François, son épouse, ses parents... pour faire plaisir à leurs maîtres.

Et pourtant, pendant ces époques difficiles, on avait quand même un certain bonheur de vivre. Par exemple, la petite Espagnole, sa mère, le vieux juif, son épouse, allaient se promener dans la colline appelée « Pech », aux beaux jours, le soir, pas trop tard, avant le couvre-feu. Ils passaient à côté du four à chaux, ancien, abandonné, les pierres blanches calcaires perdaient leur pelure. Il faisait chaud. Le ciel enveloppait les arbres, les collines, les

LA PETITE ESPAGNOLE ET LE VIEUX JUIF

gens, les bêtes et même les Allemands. Les occupants devaient être heureux, ils étaient dans un beau pays et pas en Russie où ils risquaient leur vie à tout instant. Les gens se foutaient bien d'eux en languedocien, c'est-à-dire « en patois ». Les Allemands n'y comprenaient rien. Sournoisement, les maquisards les attaquaient et ce n'était que justice.

La petite Espagnole entretenait des rapports amicaux, très serrés avec François, même après son enfance, quand elle entra au collège. Ils continuaient à travailler ensemble, à rire, à s'amuser. La mère d'Ana considérait que c'était deux enfants que séparaient un bon nombre d'années.

Dans les années cinquante, Ana reçut une lettre de son père au collège, lui annonçant le décès de Monsieur, François. Il était mort brusquement d'une crise cardiaque, au beau milieu d'un repas, chez son neveu à Montpellier. Ce fut un chagrin énorme pour la petite Espagnole, chagrin que ses camarades du collège ne comprenaient pas.

« Comment peut-on pleurer un patron comme ça ? »

La petite Espagnole ne dit rien, n'expliqua rien. Elle pleura toutes les larmes de son corps, c'est tout. Au collège, les peines étaient décuplées.

Souvent, pendant les vacances d'été ou de printemps, elle allait à vélo dans le village de Canet-d'Aude où on avait déposé le vieux juif dans le caveau familial en pierre grise, si triste ! Elle garda toute sa vie une tendresse indéfectible pour cet homme.